

MANU DIBANGO

avec Gaston Kelman

BALADE EN SAXO

DANS LES COULISSES
DE MA VIE

l'Archipel

BALADE EN SAXO
DANS LES COULISSES
DE MA VIE

DU MÊME AUTEUR

Trois kilos de café, Lieu commun, 1989.

MANU DIBANGO

avec Gaston Kelman

BALADE EN SAXO
DANS LES COULISSES
DE MA VIE

Épilogue de Gaston Kelman

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

ISBN 978-2-8098-4265-4

Copyright © L'Archipel, 2013, 2021.

PROLOGUE

Enguinguilayé... Interpellation intraduisible, par laquelle le narrateur débutait les contes de mon enfance. Ce n'était pas même ma langue maternelle. Le but de cette entrée en matière proclamée à haute voix était de réveiller son public. Un frisson parcourait la jeune assemblée. Ensuite, il vous rassurait en vous disant qu'en fait de conte il s'agissait d'un *panapo* (en réalité *pineapple*, « ananas »), une de ces belles histoires, un de ces mensonges qui nous viennent d'Europe et que le bateau ramène tous les soirs. Puis la voix poursuivait, comme lointaine, invitant à cette profane prière du soir, envoûtant nos corps et nos âmes par sa mélodie, suivant la qualité du narrateur. *Enguinguilayé*, le mot magique revenait et revenait encore, par intermittence, tout au long de la narration. *Enguinguilayé*, et nous répondions *Ewesseeeeeeeee...* en tirant le plus longtemps possible sur la dernière syllabe, pour manifester notre vitalité et le degré d'estime que nous portions au narrateur. Tout était alors prêt pour le long voyage.

Enguinguilayé... Et soudain, voilà tous les membres de l'auditoire, essentiellement juvénile, enguirlandés par le conte. Les enfants assis par terre dans la position du lotus, la tête reposant sur les paumes des deux mains, les coudes posés sur les genoux, les yeux levés, comme hypnotisés, écoutent le narrateur adulte trônant en légère surélévation sur un tabouret. Et le conte s'étire, langoureux, toujours le même mais chaque jour différent. Avant la fin de la soirée, la grande majorité de ces enfants sera endormie. *Enguinguilayé!*, tonne le narrateur pour la dernière fois. « C'est là que je les ai quittés. » Et s'ébrouent ceux que l'on a réveillés, et taquinent de petits malins par un rire ou une bourrade dans les côtes des dormeurs. La voix était tellement mélodieuse, comme celle des sirènes de Charybde et Scylla. Le but est atteint, accompagner ces petits êtres vers le sommeil de manière agréable, après une longue et harassante journée de jeux et d'espiègleries en tout genre. La communion du soir est terminée. Demain, l'on pourra recommencer la même histoire sans frustrer grand monde, puisque bien peu et souvent seuls les plus âgés, ceux-là qui n'y croient plus, en ont écouté la fin ; puisqu'elle est toujours la même et chaque jour différente. Les aînés l'ont déjà entendue plusieurs fois. Qu'importe. Les pères, un peu à l'écart, parlent entre eux de saisons et de fortunes. Les mamans qui ne sont jamais bien loin, aidées par les aînés, assureront le transfert de ces petits corps flasques vers les lits, après les avoir forcés à faire le dernier pipi du jour, cent milligrammes qui ne seront pas oubliés dans le lit. Pendant le sommeil, il s'en accumulera toujours assez.

Alors s'ensuivent des réveils douloureux, faire pipi au lit étant puni à partir d'un certain âge.

Une voix s'élève pour raconter les histoires qui viennent du pays du Blanc. Je n'ai pas pensé pendant mon enfance à demander pourquoi ces contes qui étaient de chez nous, assimilés au *pineapple*, tout aussi de chez nous, étaient supposés venir du pays des Blancs. J'aurais certainement appris que, depuis notre rencontre avec le Blanc, nous avons été émerveillés par sa puissance et, dès lors, tout ce qui était beau et étrange lui était attribué. Mais alors, pourquoi parler de mensonge ? Une envie irréprensible d'égratigner le grand homme ! On se venge comme on peut. Aujourd'hui, j'ai ressenti moi aussi l'envie de vous raconter, au soir de ma vie, cette histoire mienne, venue essentiellement du pays des Blancs où j'ai passé le plus clair de mes années. Par choix, par nécessité, par fatalité ! Je ne sais pas et je ne me pose pas la question, aussi longtemps qu'il s'agit de la terre des hommes, mes semblables, et non des paysages désolés de Mars ou de ceux, improbables et inhospitaliers, de la Lune. Alors, *Enguinguilayé*... Si le cœur vous en dit, vous pouvez répondre *Ewesse*... C'est la bonne réplique à l'interpellation. Je suis moi aussi parti par la mer. Mais j'effectuais un voyage en sens inverse de celui des contes. Mon père cependant espérait que mon retour fût aussi merveilleux qu'un conte.

« Ce n'est pas l'homme qui prend la mer, c'est la mer qui prend l'homme¹. » J'ai toujours ressenti une grande admiration pour les chanteurs à textes, les

1. Tiré de la chanson de Renaud « Dès que le vent soufflera... », de l'album *Morgane de toi*, 1983.

poètes chantants, parce que je n'en suis pas un. Que ce texte soit accompagné par le minimalisme musical d'un Georges Brassens ou d'un Francis Bebey, qu'il le soit par une riche orchestration comme c'est le cas pour Jacques Brel ou Charles Aznavour, je trouve toujours cet exercice d'un très haut niveau. Mes essais d'écriture de textes musicaux ont souvent rencontré une grande adhésion du public et, plusieurs fois, ils ont fait l'objet d'interprétations par d'autres musiciens. Mais jamais je n'en ai été entièrement satisfait, les jugeant moyens. Je crois sincèrement que je dois les reprises de mes œuvres plus à la musique qu'aux textes. Je n'en suis pas moins heureux. « Soul Makossa », mon titre phare, a été repris des dizaines de fois et continue de l'être par les jeunes générations.

Le rappeur américain Charles Hamilton m'a beaucoup fait rire. Introduisant une séquence de « Soul Makossa » dans sa chanson « Brooklyn Girls », composée en 2008, trente-six ans après la mienne, il a déclaré : « *Mamase, mamasa mamakosa, it don't make sense, but, admit it, it's kinda hot* », que nous pouvons traduire par : « Mamase, mamasa, mamakosa, ça n'a pas de sens, mais admettez que c'est vachement bien. » Tout est dit. Je n'ai plus le droit de me faire des illusions sur la poésie de mes textes. Je remercie Charles Hamilton de m'avoir dénié pour de bon. Je remercie le public et mes pairs pour leur magnanimité. Je suis un instrumentiste, un baladin, un arlequin poli par la musique. Je suis musicien ; en ce qui me concerne, les mots rythment et accompagnent l'instrument, et non l'inverse. « On ne peut pas tout à la fois siffler l'apéro

et l'opéra », disait Joe Dassin. On ne peut pas tout à la fois souffler le saxo et la chanson.

Je suis l'homme qui, toute sa vie, a promené sa carcasse et son saxo dans les coulisses du temps et de l'histoire. Le piano est trop lourd, le vibraphone aussi. Alors j'ai choisi de partir avec le saxo en sautoir et ça sonne bien... saxo en sautoir ! Je ne suis pas un griot, puisque je n'ai jamais pensé faire la chronique de mon temps. Je ne suis pas un griot, parce que je ne suis pas l'homme d'un pouvoir. Je n'ai jamais chanté personne. Je n'ai jamais fait de chronique historique. Je suis l'homme des hommes sur une terre que je voudrais sans frontières. Balade ou ballade, certainement les deux. C'est sur les routes des concerts et de la scène et au contact du public que j'existe, que mon saxo plus ou moins lointain vous invite à une communion universelle, comme à la prière du soir, quand la nuit s'étend sur les villes et les villages. Parfois, c'est une voix qui s'élève dans le lointain. Homme privilégiant le contact, mes disques ne seront jamais que des cartes de visite qui permettent d'avoir une première idée de ce que je suis. J'ai souvent rêvé que cela soit une forme d'humanisme. Je suis musicien, pas écrivain. Mais j'aime toutes les formes de communication. Celle-ci, je la sais essentielle quand on veut parler longtemps sans être interrompu. Alors j'essaie de m'y mettre, avec l'aide d'amis plus expérimentés que moi. Je n'ai pas su faire de la poésie lyrique. Je tente donc la prose narrative. *Enguinguilayé...*

« Ce n'est pas l'homme qui prend la mer... »
J'adhère entièrement à cette forte pensée du chanteur

Renaud. La passion prend l'homme comme les sirènes de Charybde et Scylla prenaient, avec leur chant ensorceleur les marins antiques. Comme la mer, quand la musique vous saisit, vous n'avez plus aucun moyen de lui échapper. Parfois, cela se termine en *oceanox*¹, par un naufrage dans un océan nocturne. L'insoutenable fatuité de l'être, un sursaut d'orgueil nous poussent souvent à croire que le choix vient de nous, mais il n'en est rien.

Est-ce que l'on naît musicien ? Je n'en sais rien. Je n'en crois rien... Ni son contraire, pour faire bonne mesure. Je ne sais pas non plus si l'on naît peintre ou pasteur, brigand ou moine, putain ou nonne. Le destin, le hasard, une vocation, on n'en saura jamais rien. « Ce qu'il y a de bien avec la musique, chantait Bob Marley, quand elle vous frappe, vous ne ressentez pas de douleur. » Je suis entièrement d'accord, bien que je mette un bémol en pensant au calvaire qu'endurent parfois les tympanes. Mais Bob parlait de la musique, pas des tintamarres qui n'en sont même pas des succédanés.

La passion musicale m'a saisi un jour et, au mépris de tout danger, je l'ai suivie. Si je parle du danger, c'est à cause de mon père. Vous ne connaissez pas mon père ! Cet homme, c'est N'Djokè l'éléphant. Vous ne savez pas ce que vous avez perdu à ne pas le connaître. Mais j'essaierai de faire en sorte que son ombre plane sur ce récit. Je crois que, si j'avais eu le millième du talent de Marcel Pagnol, moi aussi j'aurais écrit un livre

1. « *Oceanox* », poème de Victor Hugo dans lequel il raconte le destin des marins dont certains disparaissent à tout jamais en mer.

à la gloire de mon père. Dans les années 1950, celles de mon adolescence et de ma jeunesse, en cette veille des indépendances africaines, les nations qui entamaient leur construction avaient besoin de cadres et de personnel qualifié. L'administration coloniale ne les avait pas dotés de structures de formation supérieure. On trouvait juste quelques lycées publics ou confessionnels catholiques et protestants dans les plus grandes villes. La première université du Cameroun ne sera ouverte qu'en 1962, avec trois cents étudiants, deux ans après l'indépendance, un authentique exploit.

Puisqu'il n'y avait pas d'établissements d'enseignement supérieur dans les colonies africaines, l'administration coloniale accordait des bourses à quelques rares élus qui embarquaient à bord de paquebots pour la France. Des parents plus ou moins fortunés, peut-être essentiellement visionnaires, avaient choisi et consenti le lourd sacrifice affectif et financier d'envoyer leurs enfants à l'étranger, à la racine même de cette nouvelle école qui allait former les futures élites du pays. Certains parents, comme les miens, anticipaient. Alors que je n'avais que quinze ans, mon père m'a envoyé en France, dans la Sarthe, afin que je rejoigne une de ces élites. Pour lui comme pour certains autres parents – il n'était certes pas le seul, mais ils étaient bien peu nombreux –, le mérite était d'autant plus grand qu'il était parti de son village d'origine pour s'installer dans la grande ville portuaire de Douala, où lui-même exerçait déjà la très enviable fonction de « bureaucrate ». C'est ainsi que l'on nommait, à l'époque, les rares indigènes qui savaient lire et écrire, et qui travaillaient dans un bureau. C'était généralement des fonctionnaires de

l'administration française. La grande majorité de la population était dans les champs de nos campagnes ou sur les chantiers et les docks de la ville.

Quand mon père décida de m'envoyer poursuivre ma scolarité secondaire en France, il n'avait pas peur de me voir malheureux dans ce nouvel et lointain univers qui nous était alors inconnu. Il était convaincu d'avoir réussi à faire de son fils un battant, un N'Djokè, un vrai guerrier qui devait être prêt à affronter toutes les situations. « Un homme, me disait-il souvent, ça ne pleure pas, ça doit être prêt à tout. » J'étais la prunelle de ses yeux, son seul enfant, avec ma mère¹. Il ne m'aurait jamais lâché dans la nature s'il n'avait été certain que, malgré mon jeune âge, j'avais assimilé le fait que je partais en mission pour l'aura de toute la famille, personnes vivantes et ancêtres morts. Il se trompait un peu, car je n'étais qu'un enfant et, si je n'avais pas le droit de verser des larmes en public, combien de fois au début de mon séjour français ai-je pleuré au creux de mon lit, dans ce pensionnat provincial ou chez mes tuteurs, malgré tout l'amour qu'ils me manifestaient. Bon, je dois dire que chez nous aussi, dans notre maison de Douala, il m'est arrivé de pleurer en cachette, par peur de l'obscurité ou pour d'autres futiles raisons enfantines. Par les larmes de mes débuts en France, je ne maudissais pas le choix et les rêves de mon père. L'idée qu'il avait tort ne m'aurait même jamais effleuré.

1. D'une première union, il a eu un garçon. Chrétien fervent, il ne sera jamais polygame, alors que sa position sociale privilégiée et la « stérilité » de ma mère – faire un seul enfant était alors quasiment assimilé à la stérilité – l'y autorisaient.

Mon père était infallible. Je n'avais pas oublié les regards envieux que me jetaient mes camarades quand on avait appris au quartier – nous avions tout fait pour que ça se sache – que j'allais partir pour *Mbengue bakala*, le pays des Blancs, dont nous connaissions tous la magnificence à travers nos livres d'école : tout le monde en rêvait. Mes larmes, c'était juste un peu de cette douce mélancolie fort compréhensible – bien différente de la nostalgie et des regrets – que l'on rencontre à tous les âges. Je suis prêt à parier – de toute façon, je ne cours aucun risque – que même le fier Ulysse a pleuré de temps en temps en pensant à sa lointaine Ithaque et à sa douce Pénélope.

En ce temps-là, nous allions en France avec pour viatiques quelques consignes simples, mais à respecter scrupuleusement. En fait, il n'y en avait que deux en ce qui me concerne. Comme pour toute chose, trop de consigne tue la consigne et mes parents le savaient. Chacune des deux consignes était portée par l'un de mes géniteurs. Ma mère me demanda de ne pas lui ramener une bru blanche. Non qu'elle pensât qu'une blanche bru fût une grue. Non, ses craintes étaient ailleurs. « Mon fils, une femme blanche, je ne pourrai jamais m'en sortir avec elle. Et puis elle ne saura pas te faire de la bonne nourriture, ce bon *ndolè* et ce *pèpè soup* épicé que tu aimes tant ! » Vous l'aurez compris, le viatique de maman ne reposait pas sur des concepts racistes. Mais elle tenait à ce que son fils unique soit bien portant et, comme l'on disait chez nous, la bonne bouffe est le meilleur de tous les médicaments. Alors vous comprendrez que ma mère suspectait la femme

blanche comme elle aurait suspecté la femme bami-léké ou la Bororo, et certainement avec un rejet plus prononcé. On aurait cru entendre Ma'a Medi du *Fils d'Agatha Moudio*, de Francis Bebey, conseillant son fils Mbenda¹.

Ma mère n'avait rien contre la femme blanche, mais elle avait tout contre la malbouffe, et cela, je suis convaincu que nous pouvons tous le comprendre. Les avis peuvent diverger, surtout si l'on assimile systématiquement la malbouffe au mode de vie de la femme blanche. Tel n'était pas le cas pour ma mère. Évidemment, le coq au vin, le bœuf bourguignon, la bouillabaisse, la choucroute, ce n'est pas de la malbouffe. Mais il ne fallait pas trop en demander à ma mère. Elle croyait ce qu'elle voyait et ce qu'elle voyait chez nous, c'est que toutes les femmes blanches, sans exception, avaient des cuisiniers, même pour faire la nourriture des Blancs. Allez donc expliquer à une femme de chez nous, en ces temps presque immémoriaux, qu'une femme qui prend un homme comme cuisinier – oui, vous avez bien lu, un homme, un mec, un qui pisse debout ! – pour faire la cuisine que va manger son mari, sait faire bouillir l'eau pour la douche matinale ou la tisane vespérale, ou faire cuire un œuf dur. On est bien loin du bœuf bourguignon ! Je pense que nous pouvons laisser ma mère tranquille et arrêter là les belles circonlocutions qui se tortillent et vont finir par se mordre la queue.

1. Francis Bebey, *Le Fils d'Agatha Moudio*, Yaoundé, Éditions Clé, 1967. Dans ce roman, le personnage principal se nomme Mbenda et sa mère, Ma'a Medi.

Pour mon père, l'affaire était plus simple. Je devais rapporter une valisette de diplômes, un lot de distinctions en tout genre qui fassent la fierté de tout le clan, de tout le quartier, de toute la ville, et pourquoi pas de tout le pays et des pays voisins. Oh, une mallette aurait fait l'affaire, pourvu qu'elle fût de belle taille ; mais, surtout, pourvu qu'elle fût plus remplie que celle du fils de tel parent ou de tel voisin qui avait fait le voyage comme moi. Et, au-dessus de la pile, il fallait soit un diplôme d'ingénieur, soit un doctorat en médecine. Mon père était comme ça : hyperbole faite homme, et quelle hyperbole ! Géante, haute d'un quasi-double mètre. Vous comprendrez donc pourquoi je vous dis que c'est la musique qui prend l'homme, car si j'avais eu le choix, je me serais enfui à bride abattue loin des sirènes de cet art qui, à l'époque, était tout sauf une distinction qui fasse vivre son homme, apporte de la fierté à la famille. En fait, musicien, ça rimait avec rien et ça faisait partie de la même catégorie. Même mieux – mon père avait été clair là-dessus en parlant d'autre chose, parce que l'idée ne lui serait jamais venue que son fils prenne la chose pour un métier –, musicien, c'était trois fois, quatre fois rien, ni plus ni moins.

La musique à l'époque se réduisait chez nous à quelques modes d'expression simples. Il y avait avant tout le chant religieux, qui occupait une place de choix dans notre univers. Ma mère y jouait un rôle essentiel, chef de chœur en quelque sorte dans le temple protestant local et même première soliste des grandes occasions. Il y avait aussi un organiste hiératique qui massacrait un instrument sans âge. Il n'était pas peu fier. Il fallait

bien qu'il montre qu'il en était le maître incontesté. Il fallait le voir le dimanche, du haut de sa chaire, dans son costume blanc comme s'il allait à un enterrement chinois, plaquant les touches blanches et les touches noires, se baissant à toucher son clavier de la poitrine, les yeux ouverts et les yeux fermés, mimant les chansons en remuant ostentatoirement les lèvres, dodelinant de la tête, tête néanmoins haute et altière. Et moi, de ma place dans la nef, j'étais béat d'admiration. J'en oubliais de suivre le déroulement de l'office et restais debout quand il fallait s'asseoir et vice versa. Bien entendu, une bourrade de mon père me remettait dans la bonne position. Dans ce temple que nous fréquentions assidûment et où chantait ma mère, mon goût pour la musique se dessinait petit à petit et, une fois à la maison, je jouais au petit chef d'orchestre, comme d'autres gamins jouent au gendarme ou au pompier, au footballeur ou au curé. On dit que j'étais déjà un petit maître, maniant la baguette avec dextérité. Mon père ne s'en inquiétait pas, bien au contraire. Il y voyait plus une inclination vers le commandement et la foi religieuse que vers la voie musicale.

Beaucoup de musiciens disent que l'amour de l'art leur est venu de manière héréditaire, parce que leur maman faisait partie de la chorale et qu'ils l'y ont suivie. Je ne peux pas dire que le bonheur de voir ma mère si jeune et si belle, pontifiant sur l'estrade de soliste des dimanches de fête, n'a pas influencé mon choix, peut-être inconsciemment. Mais comme je suis plus musicien que chanteur, il y a assurément une autre influence. Je sais et je l'ai dit, celui qui m'a fait fantasmer, c'était l'organiste. Tirant des sons divins d'une armoire informe, sertie de touches noires et de

touche blanches, cet homme était un génie ! Il y avait aussi un oncle qui grattait de la guitare sur des airs d'*assiko*, une danse assez expressive, au grand dam de mon père qui disait que c'était la musique du diable. Pourtant, il m'a offert un bel harmonica, commandé chez Manufrance, quand il a pris conscience de mon goût pour la musique. Mon père était ainsi. Il ne pouvait rien refuser à son fils, même quand il n'était pas convaincu de l'utilité de sa démarche, à partir du moment où il n'y avait pas péril sous roche. Le seul vrai péril que mes essais musicaux pouvaient causer en notre demeure, et dans les demeures voisines, péril somme toute bénin pour ceux qui y étaient exposés, ce sont les affres qu'enduraient les pauvres tympans que j'ai massacrés les après-midi de fin de semaine et de canicule, quand leurs propriétaires aspiraient à une sieste réparatrice. Et moi, ivre de voir que je pouvais tirer des sons d'un bout de ferraille criblé de petits trous, je soufflais et soufflais encore, à m'étouffer. J'y avais droit, puisque l'harmonica était un cadeau de fin d'année pour avoir été très bon à l'école.

Il y avait aussi de rares disques nasillards de jazz ou de chanson française de l'entre-deux-guerres, des valse sur fond d'accordéon que les plus fortunés écoutaient sur leur gramophone. La voix de son maître. Je reconnais que ce n'était pas rien un gramophone. Quand on avait un vélo, de marque anglaise de préférence, si l'on y ajoutait un ou deux beaux chapeaux pour les dimanches, un ou deux chapeaux et une belle ombrelle pour son épouse, une radio TSF et un gramophone avec un petit chien dessiné sur son cornet, on était alors le phénix des hôtes de nos bas quartiers indigènes. Il y

avait aussi la machine à coudre de ma mère, importée de chez Manufrance comme tout le reste, qui en faisait l'une des dames les plus enviées et les plus respectées du quartier, car elle avait une escouade de jeunes apprenties, souvent des fiancées que les familles voulaient former à tous les arts ménagers. Une fiancée qui savait coudre, broder, amidonner et repasser... Et elles accédaient à tous ces savoirs, grâce à ma mère, et dans tout le quartier et même plus loin, on l'appelait respectueusement *nyango*. Mon père avait acheté tout cela et moi j'étais fier comme pas deux de mon bureaucrate et fonctionnaire de père qui, avec toutes ces possessions des Blancs, commandées en France, « nous mettait en haut », comme on dit aujourd'hui au Cameroun. Et quand on a un tel père, on ne le contrarie pas. Il y a des camarades qui seraient très heureux de vous le piquer. Je crois que vous voyez où je veux en venir !

Ensuite, la musique, c'était quelques jeunes gens plus ou moins téméraires et faméliques qui, avec des instruments de notre folklore – balafons, tam-tams et tambours de toutes les tailles –, animaient nos fêtes saisonnières. Petit à petit, des instruments européens arrivaient chez nous. Il y avait essentiellement l'accordéon, une merveille, la guitare classique et la guitare « à un sou » – *ndinga dola*¹ –, c'est-à-dire le banjo, appelé ainsi en raison de la forme ronde de sa caisse que nous comparions à une pièce de monnaie. Cette nouvelle fonction de « pinceur de cordes » n'était pas de celles dont aurait rêvé un bureaucrate et fonctionnaire de

1. *Dola*, déformation de « dollar », qui signifiait la plus petite unité, c'est-à-dire le sou.

père pour son fils. En effet, tout ce que gagnait ce beau monde, c'était un cachet en peau d'aumône sinon de chagrin et, pour les meilleurs, les faveurs d'une écervelée et les problèmes qui venaient avec. Car ces aventures concupiscentes comportaient de gros, que dis-je, d'énormes risques. Le mari cocu – quand la belle avait déjà convolé – ou les frères et les oncles – si elle était encore célibataire, donc supposée vierge et obligée de le rester jusqu'au mariage – mettaient un point d'honneur à faire la peau à celui qui avait séduit leur femelle et sali l'honneur de la famille. Au bout des aventures des musiciens, il y avait donc parfois une belle raclée ou un exil plus ou moins long, généralement les deux.

La musique m'avait ferré pendant mon adolescence en France, bien avant le baccalauréat que je m'efforçais néanmoins d'obtenir. « Passe ton bac et on verra », dit la sagesse populaire. Je doutais que cela suffise à mon père et je redoutais sa réaction, lui qui perdait à jamais le cadre supérieur qu'il avait espéré voir en moi. Comme tout le monde le sait, personne à part Ulysse – hélas, il n'y a pas place pour deux Ulysse dans toute l'histoire de l'humanité – n'a pu échapper à l'appel des sirènes de Charybde et Scylla. J'étais conscient que je contrariais mon père, cet homme que je vénérais, et j'étais conscient qu'il ne le méritait pas. Mais j'étais un N'Djokè, et c'est lui qui m'avait appris qu'un éléphant ça trompe énormément si l'on veut, mais surtout ça fonce au mépris du danger, car rien, absolument rien, ne peut l'arrêter. Mais je puis anticiper et vous dire que les choses se sont bien passées à la fin.

Quand je l'ai invité avec ma mère à Léopoldville¹, il a crié à tout le voisinage que son fils n'était ni docteur ni ingénieur, mais qu'il avait les moyens d'inviter son père et sa mère à l'étranger. Plus tard encore, quand il a entendu sur toutes les ondes radiophoniques du pays, d'Afrique, d'Amérique et de France, la chanson « Soul Makossa » qui m'a révélé au monde entier, il n'a pu se retenir de me taquiner, me rappelant que je n'étais pas un compositeur de textes. Le cœur gros d'une fierté qu'il ne cherchait pas à cacher, il n'arrêtait pas de s'écrier de surprise depuis le jour où je lui avais montré le million de francs CFA², en espèces sonnantes et trébuchantes, que l'on m'avait donné pour composer le disque 45 tours de l'hymne d'une compétition sportive et au dos duquel j'avais enregistré la chanson « Soul Makossa ». Et, pendant que je répétais à la maison, il passait et repassait devant la porte de ma chambre et finissait toujours par m'interpeller avec un sourire moqueur : « Ah, N'Djokè, toi aussi tu es comment ! C'est encore quoi ton truc-là de *mamako... mamassa... mamakossa* ou je ne sais quoi ? Pourquoi ne dis-tu pas simplement *Ma-kos-sa* comme tout le monde ? *Mbal'a loba*, il faut donc que tu commences à bégayer ? » Puis il ajoutait, plus taquin que jamais : « Et tu veux me faire croire qu'on t'a donné un million pour ça ! » C'était sa façon d'exprimer sa fierté. Mais cela peut expliquer

1. C'était le nom de la capitale du Congo belge. Aujourd'hui, on l'appelle Kinshasa et le pays, République démocratique du Congo (RDC) après avoir été le Zaïre.

2. Mille cinq cents euros, une belle somme à l'époque, assez pour se construire une petite maison ou acheter une automobile.

pourquoi j'ai de l'admiration pour les chanteurs à textes. Si j'avais réussi le doublé de la composition musicale et du texte poétique, peut-être mon père aurait-il été encore plus fier. Mais le ciel n'a pas donné au même oiseau le chant du rossignol et les plumes du paon. Et quand le paon est allé se plaindre à Junon qu'il lui aurait fallu aussi le chant du rossignol, il s'est fait bien enguirlander par la déesse et a failli perdre son plumage, tout en restant sans ramage. Je n'allais donc pas prendre les mêmes risques.

Je n'étais pas devenu ingénieur, médecin ou professeur. Mais la musique allait être pour moi un passeport universel. Elle allait me faire découvrir le monde entier, à l'endroit et à l'envers, dans les palaces et les palais des grands de ce monde, sur les podiums et sous les projecteurs, dans les coulisses de la scène et de l'histoire. Là où bien d'autres professions m'auraient cantonné à un univers précis, voire étriqué, une salle d'opération chirurgicale, un pupitre d'enseignant, un laboratoire de chimie, un bureau de cadre ou de haut fonctionnaire, grâce à la musique qui m'avait donné des ailes, je parcourais le monde. Je rencontrais les femmes et les hommes de tous les univers et de toutes les classes sociales, des plus élevées aux plus modestes. Je communiquais avec eux. Par une de ces grâces dont je peux aujourd'hui mesurer le caractère exceptionnel, la musique a été pour moi comme une rampe de lancement vers les sommets, comme une lampe qui m'a permis de lire l'évolution des multiples sociétés auxquelles j'appartiens, le Cameroun et la France en

particulier¹, et celles qui m'ont si bien accueilli, en tête desquelles se situent les États-Unis d'Amérique, le Congo, la Côte d'Ivoire et la Belgique.

La France, pays de mon adolescence, partage une longue histoire avec les peuples africains. Mais la relation a toujours été complexe. Elle peine encore à intégrer les personnes que l'on baptise, débaptise et rebaptise sans arrêt : minorités visibles, diversités, Beurs, Blacks... Comment ne pas établir une comparaison avec cet univers initiatique qui fut le mien ? Il n'était pas parfait, mais l'on n'exigeait pas de moi que je fasse de la musique « africaine » et personne n'attendait que je porte un boubou pour jouer l'Africain. Mais je me rends compte aujourd'hui que, même dans cet univers qui affichait un certain universalisme, parfois de façade, j'étais un privilégié, grâce à la musique. Cet univers en côtoyait un autre où la musique dite « africaine » n'avait pas droit de cité.

J'ai été dans tous ces espaces africains où l'on faisait de la renaissance sans le savoir et où l'on fantasmait – moi le premier, il faut le dire – sur un panafricanisme prématuré, voire improbable. Comment rêver de panafricanisme, là où les nations sont encore sous la coupe du tribalisme et où le complexe colonial continue à mettre le Blanc au-dessus du Noir ? Un univers africain

1. Si je juxtapose l'Afrique à la France, ce n'est pas pour établir une comparaison entre deux pays, comme on le fait si souvent. Mais parce que j'ai résidé dans beaucoup de pays africains, alors qu'en Europe la France occupe une place privilégiée dans mon imaginaire. C'est le pays de mon adolescence et de mes premiers émois.

où, pour parodier Pierre Perret ou peut-être Debussy, il faut deux noires pour faire une blanche ? J'ai été victime d'un tribalisme et d'un nationalisme vivaces dans des endroits où l'on trouvait aussi de véritables prophètes d'une Afrique unie et conquérante. J'ai vécu toutes ces contradictions derrière mon saxophone et mon piano, à l'ombre de mon propre rêve grandiloquent d'humanisme et d'universalité que peut-être seul l'art – et la musique en particulier – peut permettre d'entretenir, cette universalité à laquelle les nations africaines indépendantes devaient apporter leur contribution.

Ce sont toutes ces questions qui ne m'ont plus jamais quitté, toutes ces réflexions que je voudrais laisser ici sous forme de contribution. Je laisse des questions et non des réponses. Je n'en ai pas. Je n'ai jamais eu de certitude, je me suis de toute éternité posé des questions. Car, comme le chantait Johnny Nash¹, l'un des pionniers du reggae : « *There are more questions than answers. And the more I find out, the less I know.* » Socrate pensait exactement la même chose. Et si Socrate pensait la même chose, vous n' imaginez pas que c'est Manu qui ira penser le contraire ! En effet, il y a toujours plus de questions que de réponses, et plus on découvre, plus on croit trouver des réponses, moins on en sait. Puissiez-vous trouver des réponses

1. À la différence de la quasi-totalité des musiciens au début du reggae, Johnny Nash n'est pas un Jamaïcain, mais un Américain né en 1940 à Houston (Texas). *I Can See Clearly Now*, chanson et disque publiés en 1972, est le succès qui l'a propulsé. Il a été repris par les plus grands noms, dont Jimmy Cliff, un autre monument du reggae, avec Bob Marley.

à ces questions qui me tracassent. Et si ce modeste
texte y contribue, j'aurai atteint mon objectif au-delà
de mes espérances, au-delà des attentes et des rêves de
mon père. *Enguinguilayé.*

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achévé de numériser en septembre 2021
par Facompo